

# Nouvelle inédite de Jean d’Aillon publiée en feuilleton tous les mois

Tous droits réservés

## Le forgeron et le galérien (mars 1653)

**2** Du château de Mercy, une voie conduisait au chemin du *roy Dagobert*, comme on nommait alors la route de Paris à Amiens. Ce passage était facilité par le pont sur l’Ysieux que Louis Fronsac avait fait construire par Louis le Vau. Il n’y avait désormais pas plus d’une grosse demi-heure en voiture jusqu’à Luzarches.

La rue principale du petit village fortifié était longue d’hôtelleries et de relais de chevaux, car Luzarches était une étape très fréquentée par les voyageurs. La forge de La Fontaine se situait entre deux auberges, presque en face des halles. L’une des auberges était le *Coq Hardi*.

L’atelier était une grande remise élevée devant une étroite maison à colombages à deux étages, à la toiture à pente raide couverte d’ardoises. Entre la maison et le *Coq Hardi* serpentait un passage avec une porte permettant d’entrer sans passer par la forge.

La boutique du forgeron était fermée par un épais portail de bois. Nicolas arrêta la voiture juste devant. Louis descendit, suivi de Bauer, et demanda à son cocher de les attendre.

La bise soufflait maintenant. Plusieurs villageois, serrés dans leur manteau et la tête enfoncée dans leur chapeau ou sous leur capuchon, discutaient devant le portail ouvert. Ils firent silence et s’écartèrent respectueusement en voyant entrer le marquis de Vivonne. Le fourneau de la forge était éteint. Louis frissonna tout en examinant rapidement la grande pièce aux murs couverts d’outils suspendus à de gros clous ou à des râteliers. L’endroit sentait la graisse, les cendres, et surtout la mort. Son regard balaya la forge centrale en brique, avec de nombreuses tenailles de toutes tailles accrochées à des barres transversales, les quatre enclumes pour battre le fer, posées sur des rondins de chêne, les baquets emplis d’eau pour refroidir les métaux portés au rouge, puis il se dirigea vers une salle arrière qui servait à la fois de cuisine et de pièce à vivre pour La Fontaine. Louis savait que le forgeron avait sa chambre à l’étage, sa fille et sa sœur habitaient au-dessus.

Dans cette salle, le cadavre était étendu sur une longue table de chêne. Sa sœur lui nettoyait le visage avec un linge et le curé de Luzarches était auprès d’elle à marmonner une prière ou quelques conseils pour la réconforter.

— M. le marquis ? s’étonna le prêtre en le voyant entrer.

C’était un jeune homme que Louis avait plusieurs fois rencontré. Nullement inculte, comme bien des curés de campagne, il avait fait ses études au collège de Clermont, comme Louis, puis suivi les cours de la confrérie de Saint-Cosme et Saint-Damien, fondée par saint Louis, qui était devenue l’école de chirurgie de Paris. Il avait ensuite obtenu cette cure qu’il souhaitait de tout cœur, car Luzarches était placée sous la protection de saint Cosme.

— Père Tristan, salua Louis. Bonjour, Jeanne, je suis désolé d’arriver dans de si funestes circonstances...

La sœur de La Fontaine essuya une maigre larme, mais resta impassible.

— ... M. de Champlâtreux vient de me prévenir, poursuivit-il. Savez-vous où est le bailli ?

— Chez lui, monsieur, il fait rédiger un courrier par son secrétaire pour conduire ma nièce à Senlis.

— Je vais revenir, dit Louis. Père Tristan, que l’on ne te touche pas au corps, je vous en prie.

Louis revint dans la forge et lança à la foule des curieux :

— Messieurs. Il va y avoir enquête. Je vous demanderai de partir. Bauer, tu veilleras à ce que personne n’entre ici.

Il ignora les grommellements de protestation et sortit. La maison de M. de Beaumont était un plus bas, dans la rue conduisant à la porte de Cosme. Louis Fonsac s’y rendit et se présenta au concierge. Celui-ci fit chercher l’intendant qui le conduisit au premier étage. On l’annonça et le fit entrer dans un cabinet. Le lieutenant du bailli de Senlis, en pourpoint noir et hauts de chausses gris avec des bottes de cavalier, était en compagnie de son secrétaire auquel il dictait une lettre.

— M. le marquis ? s’exclama-t-il en fronçant le front.

M. de Beaumont portait les rides de la quarantaine sur un visage imberbe et dédaigneux. Il considéra un instant son visiteur avec une évidente surprise mêlée de contrariété. Louis remarqua sa main droite bandée d’un linge. Il avait dû se blesser.

— M. de Champlâtreux est venu me prévenir du crime, M. le bailli. Il sait que j’apprécie les enquêtes criminelles... et je crois savoir que j’ai encore un droit de basse justice.

— Il ne concerne pas les crimes, M. le marquis ! objecta le bailli, en se raidissant. En matière de juridiction seigneuriale, la basse justice s’arrête aux coups sans effusion de sang et aux dégâts sur les terres.

— Je le sais, M. le bailli, sourit Louis, conciliant, mais il se trouve que j’ai une certaine expérience de ce genre d’affaire. Le lieutenant civil M. d’Aubray et auparavant M. Laffemas ont souvent fait appel à moi.

Le bailli opina avec un air pincé. Il n’ignorait rien des relations du marquis et de ce qu’on disait de sa sagacité.

— Champlâtreux m’a dit que vous accusiez Thérèse, poursuivit négligemment Louis.

— En effet, c’est la seule à mes yeux à avoir pu tuer son père.

— Il y a tout de même ces deux hommes...

— Certes, mais où sont-ils ?

— Je connais Thérèse, M. le bailli, tout comme vous d’ailleurs. Elle n’a certainement pas tué son père. Je souhaite l’interroger, et faire un examen des lieux. M’accompagnez-vous ?

— Si vous le souhaitez, M. le marquis ! soupira le bailli, visiblement embarrassé.

» Jacques, demanda-t-il à son secrétaire, allez chercher Thérèse.

» Elle est enfermée dans ma cave, expliqua-t-il ensuite à Fonsac en se dirigeant vers la porte. Nous n’avons pas encore de prison ici.

— En chemin, vous me raconterez ce que vous avez appris, proposa aimablement le marquis de Vivonne.

Le bailli l’accompagna donc en lui racontant ce qu’avait donné le premier interrogatoire de la jeune femme et en décrivant la manière dont, selon lui, Thérèse avait tué son père.

Louis l’écouta sans rien dire. Le discours du bailli ne lui apprit rien de nouveau. En arrivant à l’atelier, il demanda à Nicolas, resté à côté du carrosse, de le suivre avec l’écritoire qu’il lui avait demandé d’apporter.

Ensuite, avant d’aller jusque à la cuisine, Louis circula un instant dans la forge en examinant plus longuement les lieux. Le bailli l’attendait et l’observait, à la fois contrarié et curieux. Bauer était devant l’entrée pour empêcher les curieux de s’approcher.

Le sol de l’atelier était en terre battue souillée de paille et d’un mélange noirâtre de copeaux de fer et de bois. Un grand fourneau en brique en occupait le centre et l’évacuation des fumées se faisait par une énorme hotte de fer. Un vieux soufflet de cuir, tout rapiécé, était posé sur une assise en pierre et pendu à une poutre par des barres de fer et des chaînes. Contre un mur se dressaient deux gros établis de bois recouverts de toutes sortes d’outils et de pièces de ferraille. Il y avait des serrures, des clefs, des fers à cheval, des pics, des socs d’araire. D’autres gros objets entassés dans les coins formaient tout un bric-à-brac de métal et de ferraille. Des chaînes rouillées de toutes tailles étaient suspendues à des crochets. Il y avait aussi plusieurs outils araires, des tenailles, un fer de masse et des manches de bois. La Fontaine n’avait guère d’ordre, à moins que tout ait été dérangé par ses derniers visiteurs. Cherchaient-ils quelque chose ?

— Où était le corps, M. le bailli ? demanda Louis en se retournant vers Beaumont.

— Ici, entre cette enclume et la forge.

Louis examina l’endroit et son regard s’égarait sur la grosse enclume posée sur une sorte de souche. Une tache claire à l’extrémité d’une des pointes de l’outil attira son attention. Il l’étudia un

instant avant de regarder ce qui traînait par terre. C’étaient des garnitures de fer martelées, des morceaux de ferrures de diverses formes, des lames tranchantes.

Une pièce de fer aiguisée et tachée de brun éveilla sa curiosité. Il la ramassa et passa son doigt sur la croûte brune qui couvrait une partie du tranchant. Celle-ci laissa une trace rougeâtre sur sa peau.

— Selon vous, comment Thérèse aurait-elle tuée son père? demanda-t-il.

— Avec un marteau ou un pic, ou encore une hache comme celle-là – le lieutenant du bailli désigna une grosse hache contre un mur – ce ne sont pas les outils dangereux qui manquent dans ce fouillis !

Louis hocha de la tête et posa la pièce de fer qu’il avait à la main sur un établi avant de se diriger vers la cuisine. Jeanne s’était assise et le prêtre attendait en murmurant une prière.

— Mon père, demanda Louis, vous êtes chirurgien de robe longue<sup>1</sup>, n’est-ce pas ?

— En effet, M. le marquis de Vivonne, j’ai suivi les cours de la confrérie de Saint-Cosme et Saint-Damien.

— Je le sais, sourit Louis. M. Molé m’en avait parlé. Je souhaiterais que vous examiniez le corps. Mon secrétaire prendra note de vos commentaires.

— Je ne suis pas assermenté, monsieur, remarqua le prêtre, indécis.

— M. le bailli vous fera confiance, et puis vous êtes assermenté auprès de Dieu, plaisanta Louis. Cela devrait suffire ici ! Il vous suffira de jurer que votre relation est sincère et véritable.

— Que voulez-vous savoir ?

— Connaître vos commentaires sur la blessure de La Fontaine, sa profondeur, sa position, et aussi avec quelle arme elle a pu être faite ; ensuite, je souhaiterais que vous examiniez entièrement le corps pour découvrir s’il a d’autres meurtrissures, et enfin j’aimerais entendre votre avis sur l’heure de la mort.

— Quelle importance cela a-t-il ? intervint le bailli, comme exaspéré. Nous savons tout cela !

— M. le Bailli, vous voulez envoyer Thérèse à Senlis pour qu’elle y soit jugée, répondit Louis en se tournant vers lui. Imaginez qu’avec vos affirmations elle soit condamnée et qu’un appel ait lieu au Châtelet, ou même au Parlement. MM. Tardieu ou Dreux d’Aubray pourraient fort bien me demander de témoigner. Je l’ai fait de nombreuses fois pour des enquêtes criminelles, et je me verrais obligé de dire que votre enquête a été... bien rapide à mon gré...

Il laissa la suite de sa phrase en suspens, comme une menace.

Baumont sourcilla. Il souhaitait punir cette gourgandine, mais certainement pas la faire condamner à mort. Il avait la confuse impression qu’il s’était fourvoyé dans une direction qui risquait de ne lui apporter que des déboires, mais il était trop têtu pour céder si vite.

— ... Si vous trouvez mon enquête trop rapide, je vous laisse libre de la poursuivre, grommela-t-il à contrecœur. Cela vous convient-il, M. le marquis ?

— Cela me convient... M. le curé, vous pouvez commencer. Quand vous aurez examiné la blessure, vous déshabillerez le corps avec l’aide de Jeanne.

À cet instant, Thérèse arriva conduite par le secrétaire et un jeune homme boutoné en habit de cavalier qui boitait légèrement.

— M. Varmy, fit le bailli en présentant le cavalier à Fronsac. M. Varmy est sergent à la capitainerie de Saint-Germain. Vous savez que c’est la plus vaste de France puisqu’elle va de Mantes jusqu’ici. Aussi, avec ses hommes, fait-il des chevauchées chaque semaine pour empêcher le braconnage. Il passe à Luzarches tous les mois. Je lui avais demandé de conduire la prisonnière à Senlis, car pour l’instant, c’est lui qui en a la garde.

— Si je découvre que les charges contre Thérèse sont solides et réelles, c’est moi qui la conduirai, annonça Louis, en regardant le bailli. Je suis certain que M. de Longueil<sup>2</sup> préfère que vous chevauchiez dans les forêts du roi, plutôt que de vous occuper de prisonnières, ajouta-t-il, cette fois en s’adressant au sergent qui rougit légèrement. Mon père, nous attendons votre avis, fit-il enfin en se tournant vers le prêtre.

— Sur la blessure, il m’est facile de conclure, car je l’ai déjà longuement étudiée. Il s’agit d’une enfonçure pénétrante jusqu’aux méninges du cerveau située sur la partie droite de la suture sagittale. Elle a été causée par un instrument pointu, un pic sans doute. La Fontaine est mort sur le

---

<sup>1</sup> Ceux qui avaient subi un examen de chirurgie par opposition aux barbiers, chirurgiens de robe courte.

<sup>2</sup> Le capitaine des chasses de Saint-Germain.

coup. La profondeur de la fracture est d’environ deux pouces et a provoqué un épanchement considérable du sang par le nez, les oreilles et la bouche.

— Pouvez-vous savoir quand il est mort ?

Le curé essaya de bouger un bras, puis examina la bouche qu’il parvint difficilement à écarter.

— La rigidité cadavérique est extrême, fit-il en balançant la tête. La mort remonte à plusieurs heures, c’est certain. Je dirais qu’il a été tué il y a au moins neuf heures et au plus trois jours. La décomposition n’a pas commencé, mais les entrailles se sont vidées.

— Il est dix heures et il était vivant hier au soir. Donc il aurait été tué entre hier soir et minuit, c’est cela ?

— En effet.

— En aucun cas, il n’a pu être tué ce matin ?

— En aucun cas, monsieur, la rigidité ne serait pas si puissante.

— Parfait ! Veuillez maintenant le dévêtir et l’examiner entièrement. M. Varmy, aidez donc M. le curé et Mlle Jeanne. Cela risque d’être difficile, car ce pauvre La Fontaine est bien lourd !

» Pendant qu’ils déshabillent votre père, Thérèse, décrivez-moi ces visiteurs.

— Ils étaient deux, monsieur. L’un portait une grande barbe grise ; ils avaient la cinquantaine, au moins. Celui qui était imberbe avait un chapeau très bas sur les yeux et je n’ai pu voir son visage d’autant qu’il gardait une main devant, comme pour tenir haut le col de son manteau. Je n’ai pas remarqué s’ils étaient armés. J’étais descendue de ma chambre, car j’avais entendu des éclats de voix dans la forge. Au demeurant, je devais aller au *Coq Hardi* travailler.

— Que disaient-ils ?

— Je... ne sais pas... Je n’ai pas fait attention sur le coup mais j’ai entendu des cris, et ce n’était pas mon père qui criait, car je n’ai pas reconnu sa voix.

Le bailli leva les yeux au plafond pour afficher son incrédulité.

— Quand je suis entré dans l’atelier, mon père m’a paru effrayé. Cela m’a étonnée, car il n’avait jamais peur de rien. Je l’ai interrogé sur ce qui se passait, qui étaient ces gens et pourquoi on criait. Il m’a répondu que cela ne me regardait pas, qu’il avait seulement un fer à changer à un cheval. L’un des visiteurs lui a demandé qui j’étais ; il a répondu que j’étais sa fille, puis m’a ordonné d’aller à mon travail à l’auberge. Je lui ai dit que j’avais encore du temps et alors il s’est mis en colère. Comme je ne bougeais pas, il a hurlé et m’a menacée, aussi je suis finalement partie en pleurant.

— Il criait souvent après vous ?

— Rarement, monsieur. Mon père m’aimait beaucoup.

Elle se mit à sangloter.

— Et ensuite ? demanda Louis.

— Je suis allée à l’auberge. J’ai nettoyé la salle et fait la vaisselle comme tous les soirs, poursuivit-elle. Il y avait peu de clients. J’ai soupé d’un bol de soupe dans la salle, puis je suis rentrée chez nous. Ce matin, quand je suis descendue, le portail de la forge n’était pas fermé avec sa barre et j’ai trouvé mon père ensanglanté. J’ai hurlé et les voisins sont venus.

— Vous n’êtes pas passée par la forge en revenant de l’auberge ?

— Non, monsieur le marquis, le portail paraissait fermé et je ne l’utilise jamais. La porte pour entrer chez nous est dans le passage entre notre maison et l’auberge.

Louis se tourna vers le bailli :

— Avez-vous interrogé les voisins ?

— Hier soir, les gens qui habitent en face ont entendu des éclats de voix... mais avec les auberges, ils n’y ont pas prêté attention.

— D’après le père Tristan, c’est hier soir que La Fontaine a été tué.

— Elle a pu le tuer bien après le départ des deux voyageurs, remarqua le bailli avec une expression dédaigneuse.

— Ils sont passés par la porte de Cosme juste avant sa la fermeture, donc vers sept heures. Si je suis votre idée, Thérèse aurait tué son père après sept heures, or elle était à l’auberge à ce moment-là. Je suppose que vous avez interrogé l’aubergiste ?

— Oui, opina le bailli sèchement. Mais Jeanne a entendu des éclats de voix plus tard.

— Vers quelle heure ?

— Il n’y a pas d’horloge chez nous, M. le marquis, mais c’était bien après complies, intervint la sœur du forgeron en terminant le déshabillage de son frère. J’ai reconnu la voix de Thérèse.

Elle jeta à sa nièce un regard accusateur, haineux même. Visiblement, elle la détestait. Jugeait-elle qu’elle lui avait pris son frère ? se demanda Louis.

Son regard glissa vers la fille de La Fontaine et resta insistant, attendant une explication. Thérèse baissa finalement les yeux avant d’avouer :

— C’était avec M. Varmy...

Sa voix se perdit dans un murmure tandis que le boutonneux devint rouge vif et parut terrifié. Louis se tourna vers lui sans dire un mot, mais son regard était dur.

— J’ai raccompagné mademoiselle Thérèse, balbutia le sergent.

— Je lui ai dit de me laisser tranquille ! intervint vivement la jeune fille, cette fois d’un ton de défi. Il m’avait dit de ne pas en parler, ajouta-t-elle d’une voix aigre. Que si je le disais, je le paierais cher quand il me conduirait à Senlis.

— Est-ce vrai, M. Varmy ? demanda le bailli, le visage contracté. Il ne s’attendait visiblement pas à cette révélation.

— Je... Je l’ai juste raccompagnée, monsieur, bredouilla le sergent. Elle a dû se méprendre.

— Quoi qu’il en soit, les éclats de voix de voix qu’a entendus Jeanne s’expliquent ainsi, affirma Louis, imperturbable.

Il resta silencieux un instant avant d’ajouter.

— Mais ne peut-on imaginer qu’après que Thérèse soit montée dans sa chambre, La Fontaine soit descendu, attiré par les éclats de voix, et qu’il y ait eu une altercation avec M. Varmy ? demanda-t-il d’un ton faussement affable.

— C’est faux ! glapit le sergent, apeuré. Je n’ai vu personne ! J’ai juste voulu lui prendre un baiser, elle m’a repoussé et je suis parti, je le jure sur la Sainte Bible !

— J’ai entendu Thérèse venir se coucher bien après ces bruits de voix, insista la tante en regardant sa nièce d’un air mauvais.

— Est-ce vrai ? demanda Louis.

— Non ! répondit la jeune fille en baissant à nouveau les yeux. J’ai demandé à M. Varmy de me laisser et je suis montée. Ma tante doit se tromper.

Louis l’observait avec intérêt pendant qu’elle parlait et il crut déceler le mensonge.

Un silence pesant s’installa. Le bailli voyait son accusation s’enfuir et le sergent sa carrière anéantie. Pour faire baisser la tension, Louis s’approcha du corps dénudé, comme abîmé dans ses réflexions.

— Que voyez-vous, mon père ? demanda-t-il au prêtre après avoir tourné autour de la table.

— Rien sur la poitrine, ni sur l’abdomen et les bras, M. le marquis. Ah ! Sur la hanche gauche de larges ecchymoses, peut-être produites par une chute.

— Des traces de blessures ?

— Non, sinon quelques griffures aux bras et aux mains ; ce pourraient être des trace de lutte.

— Donc la seule blessure est au crâne ?

— Oui, mais je vais le retourner pour vérifier. M. Varmy, aidez-moi, s’il vous plaît.

Ils mirent le cadavre sur le ventre et le père l’examina en détail. Sur la cuisse gauche les ecchymoses étaient encore plus visibles.

— Ce sont sans doute de vieilles ecchymoses, remarqua le bailli qui s’était approché lui aussi.

— Peut-être, reconnut le prêtre avec une moue dubitative, mais elles ne datent pas de plus de deux jours. Tiens, qu’est-ce là ? Regardez sur l’épaule, M. le marquis, c’est à demi effacé : La Fontaine avait été flétri !

Louis se pencha et distingua dans la peau une fleur de lis encadrée, blanchâtre comme une vieille cicatrice.

— Ce n’est pas tout, dit le bailli, qui examinait la marque à son tour, il y a un V au-dessous.

Il fronça le front, marquant ainsi sa perplexité devant ce nouvel élément.

— C’était un voleur, décida-t-il en levant les yeux. Lors de la flétrissure, l’exécuteur de hautes œuvres ajoute la raison du marquage au fer. GAL est pour les galères, P pour perpétuité. F pour faussaire et V pour voleur.

Louis inclina la tête en signe d’adhésion. Gaston lui avait souvent parlé de ces marques. Ainsi GALVP signifiait galère perpétuelle pour vol. Donc La Fontaine n’avait été condamné que pour vol, rien d’autre.

— Mon père, combien de temps peut mettre une flétrissure pour devenir ainsi, pour ressembler à une vieille cicatrice ?

— Je ne sais pas, mais certainement plus de vingt ans.

— Avez-vous déjà vu une telle marque, M. le bailli : une fleur de lis placée dans un carré ?

— Jamais, mais je n’ai guère pour habitude d’examiner les flétrissures, ironisa-t-il.

— Vous saviez que votre frère avait été flétri ? demanda encore Louis, cette fois à Jeanne.

— Je l’ignorais, murmura la sœur, les yeux fixés sur la marque infamante

— Moi aussi, bredouilla Thérèse qui paraissait découvrir un morceau de la vie de son père qu’elle avait toujours ignoré.

Louis médita un instant, cherchant à placer ce qu’il venait de découvrir avec les éléments déjà observés dans la forge. Son regard s’arrêta sur Varmy, apeuré, puis sur Thérèse dont les yeux ne quittaient pas son père, et enfin sur la main bandée du bailli.

— Venez avec moi dans la forge, dit-il à l’assistance.

(A suivre...)

Romans et nouvelles où apparaissent les Fronsac  
(dans l’ordre chronologique)

Les Ferrets de la Reine (J.C. Lattès)

Le Collège fantôme (à paraître)

Le Mystère de la Chambre Bleue (Le Masque)

La Conjuración des importants (Le Masque)

La Conjecture de Fermat (J.C. Lattès)

La Lettre volée (dans : *l’homme aux rubans noirs*, J.C. Lattès, à paraître)

L’Héritier de Nicolas Flamel (dans : *l’homme aux rubans noirs*, J.C. Lattès, à paraître)

L’Exécuteur de la haute justice (Le Masque)

L’Enfançon de Saint-Landry (dans : *l’homme aux rubans noirs*, J.C. Lattès, à paraître)

Le Maléfice qui tourmentait M. d’Emery (dans : *l’homme aux rubans noirs*, J.C. Lattès, à paraître)

L’énigme du clos Mazarin (Le Masque)

La Confrérie de l’Index (dans : *l’homme aux rubans noirs*, J.C. Lattès, à paraître)

Le Secret de l’enclos du Temple (à paraître)

La Malédiction de la Galigai (à paraître)

Le Disparu des Chartreux (Le Masque)

L’Enlèvement de Louis XIV (Le Masque)

Le Forgeron et le galérien (nouvelle, feuilleton)

Le Bourgeois disparu (dans le recueil : *Intrigues et mystères dans l’histoire de France*, Le Masque)

Le Dernier secret de Richelieu (Le Masque)

Le Captif au masque de fer (J.C. Lattès)

Vous pouvez joindre l’auteur :

[aillon@laposte.net](mailto:aillon@laposte.net)

[www.grand-chatelet.net](http://www.grand-chatelet.net)